

BEN H. WINTERS

UNDERGROUND AIRLINES



actusf

UNDERGROUND AIRLINES

(EXTRAIT)

Ouvrage sous la direction de Marie Marquez
Traduit de l'anglais (États-Unis) par Éric Holstein

© **Éditions ActusF**, collection Perles d'épice, octobre 2018
45, chemin du Peney, 73000 Chambéry
www.editions-actusf.fr
ISBN : 978-2-36629-931-1 // EAN : 9782366299311

Aucun amendement futur apporté à la Constitution ne saurait affecter les cinq articles précédents... de plus, aucun amendement apporté à la Constitution ne saurait autoriser ou investir le Congrès du pouvoir d'abolir l'esclavage ou de légiférer en la matière dans l'un des quelconques États où ces dispositions législatives sont, ou pourraient être, autorisées ou permises.

– Extrait du XVIII^e amendement de la Constitution des États-Unis. Il s'agit du dernier des six amendements qui, en complément des quatre résolutions du Congrès, constituent ce que l'on appelle le Compromis Crittenden, soumis par le sénateur du Kentucky, John J. Crittenden, le 18 décembre 1860 et ratifié par le Congrès le 9 mai 1861.

Première partie

NORD

« C'est un bien étrange brasier que celui de la vertu outragée, qui nous réconforte d'une si douce chaleur tout en faisant si peu pour dissiper les ténèbres. »

– *Extrait de La Tour sombre, d'Augustin Craig White.*
Pamphlet de l'American Abolitionist Society, 1911.

1.

« En vérité, lâcha le jeune prêtre, je pense être celui que vous cherchez.

— Dieu m'en soit témoin, lui répondis-je, vous êtes mon seul espoir. »

Je croisai les doigts avant de me pencher vers lui par-dessus la table. Je savais pertinemment de quoi j'avais l'air. J'avais l'air pitoyable. Impatient, nerveux, prêt à me mettre à nu. Je sentais mes petites lunettes à quatre sous glisser le long de mon nez, le désespoir affaisser mes sourcils. Je pris une grande inspiration, mais avant que je puisse ouvrir la bouche, la serveuse s'amena pour remplir nos tasses de café et nous laisser les menus. Sans un mot, le père Barton et moi échangeâmes avec elle un sourire de convenance.

Puis, une fois qu'elle nous eut laissés, le prêtre parla en premier.

« Je dois dire, monsieur Dirkson...

— Je vous en prie, mon père, appelez-moi Jim. Ça sera très bien.

— Eh bien, je dois dire que vous avez mis LuEllen dans tous ses états. »

Je baissai le regard, embarrassé. LuEllen était la réceptionniste, ou la secrétaire. Peu importe. Une petite dame rondouillarde aux cheveux blancs assise derrière un bureau à l'entrée de Sainte-Catherine, cette grande église sur Meridian Street. J'imagine que j'avais dû passablement bouleverser la gentille routine de son après-midi avec mes grincements de dents et mes yeux fous, implorant un rendez-vous avec le prêtre, plaçant ma vie entre ses mains. Mais force est de constater que ça avait marché puisque nous étions là, à rompre le pain, le bon père et moi. S'il y a bien un truc qui marche toujours avec ces grenouilles de bénitier, c'est les larmes et les jérémiades.

Cependant, je courbai l'échine et priai le père Barton de bien vouloir me pardonner cette pénible scène. Je lui demandai aussi de présenter mes excuses à la bonne LuEllen. Puis je baissai la voix jusqu'à presque murmurer.

« Écoutez, je vais être franc avec vous, mon père. Je suis désespéré. Je n'ai personne d'autre vers qui me tourner.

— Je comprends. Vraiment... je comprends. J'aurais tellement aimé... » Il leva sur moi un regard solennel. « J'aurais tellement aimé pouvoir faire quelque chose pour vous.

— Quoi ? »

Il secoua la tête devant mon expression abasourdie. Je sentis mes yeux s'agrandir. Je sentis le rouge de l'émotion me monter aux joues.

« Non, attendez. Comment ça, mon père ? Je n'ai même pas... »

Le prêtre leva doucement sa main et je me tus. La serveuse venait tout juste de revenir pour prendre nos commandes. Je me rappelle très précisément cet instant. Le restaurant, la

lumière du crépuscule qui s'y déversait par les grandes vitres de la devanture. Le Fountain Diner était un restau familial du quartier qu'ici, à Indianapolis, Indiana, ils appellent le Near Northside. À une cinquantaine de pâtés de maisons de l'église, sur cette même Meridian Street. Et en face de moi, Barton. Beau gosse, la petite trentaine, une tignasse blonde, des yeux bleus d'Irlandais et une peau de porcelaine. Notre table était pile au milieu de la salle, juste au-dessous d'un énorme ventilateur dont les pales tournaient paresseusement, encore et encore. L'odeur claire et entêtante de quelque chose en train de frire, le tintement étouffé des couverts. Dans le box juste derrière nous, trois mamies aux cheveux bleus et aux lèvres écarlates, leurs déambulateurs garés bien soigneusement, comme des calèches qui les attendraient. Et dans le box du coin, deux policiers : un Blanc et un Noir à moitié allongé sur la table pour pouvoir regarder quelque chose sur le téléphone de son collègue. Ils se marraient. Humour de flics, sans aucun doute.

Sans trop savoir comment, je réussis à passer ma commande et, lorsque la serveuse nous laissa enfin, le prêtre se lança dans un discours aussi méticuleusement préparé qu'une homélie.

« J'ai peur que vous vous soyez fait une fausse image de moi, commença-t-il. Ce qui n'est, bien évidemment, en aucun cas votre faute. » Il parlait d'une voix douce. L'un comme l'autre étions bien conscients de la présence des deux flics. « Je n'ignore pas ce que les gens disent sur moi, mais ce n'est pas vrai. Jamais je n'ai été... euh... impliqué dans ce genre d'activités. Vous m'en voyez navré, mon ami. » Il posa doucement sa main sur la mienne. « Croyez-moi, je suis désolé. »

Et le pire, c'est qu'il avait *vraiment* l'air désolé. Sa belle voix de catholique était toute dégoulinante de contrition. Et ma main, il la serra doucement, comme mon propre père l'aurait fait, et peu importe que je sois son aîné d'au moins une bonne dizaine d'années.

« Je sais bien que ce n'est pas ce que vous vouliez entendre.

— Mais... attendez, mon père, vous êtes là !

— Par pure compassion, me répondit-il. La compassion commande.

— Mon Dieu ! » Je me rejetai en arrière, plongeant mon visage entre mes mains. Je me sentais totalement idiot. Mon cœur battait la chamade. « Dieu Tout-Puissant !

— Vous avez toute ma sympathie et mes prières vous accompagnent. » Lorsque je levai de nouveau les yeux vers lui, son regard bleu cristal était rivé sur moi, m'inondant de sa bonté. « Mais je me dois toutefois d'être honnête et de vous dire que je n'ai pas grand-chose d'autre à vous offrir. »

Il continuait de me fixer, attendant un signe de ma part, un hochement de tête. Attendant de m'entendre dire : « Oui, je comprends. » Attendant que j'abandonne. Sauf que je n'abandonnerai pas. Comment aurais-je pu ?

« Écoutez. Je... Comme vous le voyez, mon père, je suis un homme libre. Légalement, je veux dire. » J'enchaînai à toute allure, pour être sûr qu'il ne m'interromprait pas. « J'ai été affranchi il y a des années de ça. Grâce à Dieu et aux dernières volontés miséricordieuses de mon maître. J'ai mes papiers et ils sont en règle. J'ai mon équivalence de diplôme et, maintenant, j'ai un bon boulot et je fais pas d'histoire. Mais c'est pour ma femme, vous voyez. Ma femme. Je l'ai

recherchée pendant des années, mais ça y est. Je l'ai enfin retrouvée !

— Je comprends bien, me coupa le père Barton en secouant la tête et en faisant la grimace. Mais Jim...

— Elle s'appelle Gentle, mon père. Gentle ! C'est ça, son nom. Elle a trente-trois ans. Enfin... trente-trois ou trente-quatre. Je... » Je m'arrêtai là, clignant des yeux pour essayer de retenir mes larmes et conserver un semblant de dignité. « J'ai bien peur de ne pas avoir de photo d'elle.

— S'il vous plaît, Jim. Je vous en prie. »

Il tendit les mains. Ma bouche était sèche. Je passai ma langue sur mes lèvres. Au-dessus de nous, indifférent, le ventilateur tournait toujours. L'un des flics, le Blanc avec son cou de taureau et sa couperose, se rejeta en arrière en frappant le bord de la table, mort de rire à cause d'une connerie que son collègue noir venait de lui sortir.

Je me ressaisis et rivai mon regard à celui du prêtre. Pour être sûr qu'il n'y ait pas de malentendu.

« Gentle est affectée dans une mine à ciel ouvert, en Caroline occidentale. Les conditions sont extrêmement dures. Son propriétaire emploie des brutes comme contremaîtres. Des gars qui viennent de ce genre de compagnies privées spécialisées, vous savez ? Et puis il y a la mine, mon père... j'ai vérifié... elle a déjà été sanctionnée une bonne dizaine de fois par le BCT. Ils ont été condamnés et ils ont dû payer des millions de dollars d'amende pour mauvais traitements. Mais vous savez ce que c'est ; pour eux c'est qu'une goutte d'eau. » Barton hochait la tête et serrait les dents, mais ce n'était pas ça qui allait m'arrêter. Impossible. Les mots sortaient de ma

bouche comme un torrent de lave, poussés par la ferveur et la colère. « C'est une mine de bauxite, mon père, et pour une TA de son âge et de son poids... enfin, vous voyez, si on s'en tient à ce que dit la loi...

— Je vous en prie, Jim. »

Le père Barton tapota deux fois du bout des doigts sur la table. Un petit geste ferme, comme pour me rappeler à l'ordre ou m'enjoindre à me calmer. La note de compassion dans sa voix s'était émoussée.

« Vous devez m'écouter, à présent. Nous ne faisons pas *ce genre de choses*. Je sais bien ce qu'on colporte sur moi et ma paroisse. Vraiment. Et croyez-moi, je crois en la Cause, tout comme mon Église y croit... politiquement parlant et devant Dieu. J'en ai déjà parlé dans mes sermons et je continuerai de le faire, mais ça n'ira pas plus loin. » De nouveau il secoua la tête et détourna un instant son regard, loin, bien loin de ma frustration et de mon chagrin. « Je compatis sincèrement et mes prières vont vers vous et votre femme. Mais je ne peux pas la sauver. »

Il venait de tarir mon flot de paroles. J'avais d'autres arguments à faire valoir, mais les ravalai. Tout ça pour ça.

Je fis de mon mieux pour faire bonne figure pendant notre rapide dîner, ne levant pas les yeux de mon assiette, de mon sandwich, de mon coleslaw et de mon thé glacé. Dieu seul sait ce que j'avais espéré. Une chose est sûre, je ne m'étais pas imaginé que cet homme – ce gamin – irait prendre sur ses épaules le fardeau de sa souffrance. Que le cas de Gentle l'émouvrait au point de se ruer vers le Sud, flingues à la main, ou qu'il irait mettre sur pied une équipe de gros bras pour investir de force

une mine de bauxite de Caroline. Je ne m'étais pas attendu non plus à le voir dégainer son portable et battre le rappel dans les rangs de l'armée des abolitionnistes.

Tout d'abord, parce qu'une telle armée n'existe pas. Tout le monde sait ça. Enfin, tous ceux qui ont un peu de jugeote. Pas d'Underground Airlines¹, du moins pas comme on pourrait l'imaginer. Pas de bases de commandement secrètes perdues dans les sables des déserts du Nouveau-Mexique, comme dans ce navet qu'ils avaient sorti il y a quelques années. Pas de groupes paramilitaires équipés d'hélicoptères de combat et de bombes incendiaires, qui attendraient que quelque mystérieux général abolitionniste leur ordonne de passer à l'action.

Pourtant, il y avait bien des missions de récupération. Des sauveteurs. Mais c'était au coup par coup. Des raids éclair menés par des commandos de nordistes, assez fous ou gonflés pour attaquer les Hard Four et ramener des gens vers la liberté. Des actions ciblées, des petites équipes, organisées en cellules, chacune traçant sa propre route le long de l'Underground Airlines. Tout ce qu'il fallait, c'était connaître la bonne personne. Et cet homme, ce père Barton, était justement censé être la bonne personne. Celui qu'il fallait suivre. Tous ceux que j'avais rencontrés jusqu'à présent m'avaient dit que là-haut, dans l'Indiana, à Indianapolis, c'était le père Barton de Sainte-Catherine l'homme à contacter.

Voilà pourquoi je me retrouvais ici ce soir, à le regarder – impuissant – engloutir son hamburger, une serviette en papier coincée dans son col romain, et essuyant

¹ En référence à l'Underground Railroad, le réseau de routes et de pistes qui, dans la seconde moitié du XIX^e siècle, permettait aux esclaves en fuite de rejoindre le Nord et le Canada. (*Toutes les notes sont du traducteur.*)

consciencieusement le ketchup au coin de ses lèvres. Et je l'écoutais, de sa voix lénifiante, me dire « de ne pas m'en faire », que tout ce qu'il y avait au menu du Fountain Diner était certifié par l'Association nord-américaine des droits de l'homme, un organisme basé à Montréal qui opérait à des vérifications tout le long de la chaîne de ravitaillement. J'acquiesçai d'un air absent. Je murmurai un « oh... bien » au fond de ma tasse de café. Pour ce que ça valait. L'Indiana, comme la plupart des États « mains propres », avait une loi interdisant à tout établissement public de se fournir chez les Quatre. Tout le reste, les auditeurs canadiens, les inspecteurs indépendants et les labels « *cruelty free* », tout ça... eh bien c'était juste du marketing. Des formules accrocheuses pour doper un peu les dons aux associations qui luttaient contre l'esclavage. Ce qui n'empêcha pas le père Barton de m'indiquer d'un long doigt osseux un petit sceau doré qui ornait le menu comme un genre de prix de consolation. *Tu vois, mon gars, je ne peux briser les chaînes de ta femme, mais au moins, tu peux être rassuré, aucune des tomates que tu manges ce soir n'a été cultivée par des esclaves.*

Une fois notre dîner terminé, Barton sortit son portefeuille mais je posai ma main sur la sienne.

« Laissez. » Un léger tremblement rendait ma voix hésitante. « C'est pour moi.

— Oh non ! » Le père Barton secoua la tête, refusant de retirer sa main. Nous gardâmes la pose un moment, comme pour une photo d'art : une main blanche sur un porte-monnaie noir et une main noire sur la main blanche. « Je ne peux pas accepter.

— Allons ! insistai-je en soutenant son regard à travers mes lunettes. Pour vous remercier d'avoir pris le temps de venir, c'est tout. C'est gentil à vous de vous être donné cette peine. »

Le prêtre finit par lâcher un long soupir avant delentement se soustraire à notre petit empilement. Je savais exactement ce qu'il était en train de se dire : *Allez ! Laissons-le payer... je lui fais cette faveur. Il aura au moins l'impression de ne pas avoir totalement perdu son temps.*

N'allez pas croire que je déraïlle, mais je suis convaincu qu'à certains moments, je suis réellement capable de faire ça. Lire dans les esprits, je veux dire. Pas littéralement lire dans les pensées, mais plutôt dans les sentiments. Lire les gens, en fait. Savoir précisément ce qu'ils ressentent.

J'exhumai quelques billets froissés de la poche de mon manteau pour les aplatir consciencieusement au-dessus de l'addition. Puis je déposai un petit bout de papier sur la table. Un bout de serviette en papier.

« Et puis ça, c'est mon numéro de portable. Au cas où vous changeriez d'avis. »

Le père Barton le regarda sans rien faire.

« Je vous en prie, mon père. Prenez-le, s'il vous plaît. »

Il finit par l'empocher avant de se lever et d'ajuster son col et, l'espace d'une seconde, j'éprouvai pour lui une haine pure. Je le haïssais, lui et sa confiance en lui. *Je crois en la Cause... politiquement parlant et devant Dieu.* Tu sais quoi, mon pote ? Va te faire foutre avec ta pitié, ton col amidonné et tes joues bien blanches. *Va te faire foutre !* Je ne dis rien, néanmoins. Rien du tout. Je n'élevai pas la voix, pas plus que je ne frappai du poing sur la table. La colère ne serait d'aucun secours.

Tout ce que j'y gagnerai, ça serait d'attirer l'attention des deux flics, le Blanc avec son cou de taureau et son petit marrant de collègue noir. Ils s'approcheraient de nous de leur démarche de cowboy pour demander au père si tout allait bien. Pour me demander si ça ne m'embêtait pas trop de bien vouloir leur montrer mes papiers.

Je me levai à mon tour et m'éclipsai aux toilettes, parvenant, je ne sais trop comment, à garder ma contenance.

Je me souviens qu'une fois, à la télé, j'avais vu un homme d'affaires qui possédait une équipe de foot dans le Midwest et ce type, plein aux as, proclamait haut et fort ses convictions abolitionnistes tout en défendant la règle immonde de la « suspension temporaire de statuts », qui lui permettait de muscler sa ligne de défense avec du biscoteau de TA. « Est-ce que j'aime ce système ? se défendait-il, dans son costard à plusieurs milliers de dollars et avec sa coupe à deux cents balles. Évidemment, que je ne l'aime pas, mais ce qu'il y a de sûr, c'est que ça représente une réelle opportunité pour ces mômes. Et eux, je les aime. Le système est pourri, mais mes gars, je les aime. »

En l'écoutant, j'avais détesté ce type et, ce soir, dans ce restau, je détestais Barton au moins autant. Pour lui comme pour ce businessman mielleux, l'esclavage était un jeu. Tout comme ça l'était pour ces fans de foot qui se bouchaient le nez devant ces muscles d'ébène loués par leurs équipes, mais qui continuaient tout de même à les supporter tous les dimanches dans leurs salons. C'était facile pour un homme comme le père Barton de prendre position contre l'esclavage. Facile et utile. Gratifiant même. D'autant plus que jamais il n'aurait à le subir dans sa chair.

Ma colère enfla... puis retomba d'elle-même, comme toujours. Et lorsque, devant la porte du restau, il me serra dans ses bras pour me consoler avant de regagner sa voiture, lorsque – comme je l'avais prévu – il marqua une pause pour se retourner et me lancer un regard troublé, ce fut l'image d'un homme parfaitement maître de lui que je lui renvoyai. Un homme simple, brisé par la douleur. J'avais ôté mes lunettes et des larmes coulaient lentement le long de mes joues, l'une après l'autre. La serveuse passa une tête par la porte pour me rappeler qu'elle avait emballé le reste de mon repas, mais c'est à peine si je l'entendis, trop occupé à peindre sur mon visage l'expression convaincante du chagrin.

2.

J'étais libre depuis l'âge de quatorze ans et, ce soir-là, alors que je laissais mon GPS me guider le long des rues d'Indianapolis, j'approchais de mon quarantième anniversaire.

J'avais passé la plus grande partie de ma vie à l'extérieur des Hard Four, dans la zone libre de la Patrie de la Liberté. Mais même après toutes ces années, les petits miracles de son plein exercice continuaient de m'émerveiller. Sortir d'un restaurant le ventre plein, les idées claires, en emportant les restes de son repas dans une boîte en Styrofoam. S'attarder une minute sur le parking avant de remonter dans sa voiture, le temps de humer l'odeur de l'asphalte mouillé et de sentir la bruine glacée se condenser sur mon front. Savoir que, si l'envie m'en prenait, je pourrais faire le tour du pâté de maisons et choisir de m'asseoir tranquillement sur un banc pour y lire mon journal. Tout bêtement, être au volant de cette voiture, les fesses bien calées sur le vinyle du siège, me régaland du ronronnement du moteur. Autant de petits émerveillements. Les miracles de la liberté.

Ce n'était qu'une modeste Nissan Altima, avec un moteur de cent soixante-quinze chevaux et un intérieur marron, mais

j'adorais la conduire. Depuis que j'avais passé mon permis, je n'avais jamais eu de voiture japonaise, puisque le Japon était signataire du Consensus européen et que, par conséquent, il bloquait presque toutes les exportations vers les États-Unis. Mais par chance, le nouveau Premier ministre élu en 2012 avait opté pour une politique « d'influence responsable », une expression empruntée aux Israéliens. On pouvait condamner le péché, mais faire un pas vers le pécheur. En gros, ouvrir les frontières pour ouvrir le dialogue.

Franchement, je n'avais pas grand-chose à foutre de la diplomatie internationale, mais putain, j'adorais cette Altima. Elle démarrait comme dans un rêve, le chauffage et les essuie-glace glaces fonctionnaient à merveille, les freins, les vitres automatiques et l'autoradio aussi.

Je remontai prudemment Meridian Street, mettant autant de distance que possible entre moi et le Fountain Diner, le père Barton et ses excuses bidon. Le monde dont on me parlait à la radio ressemblait trait pour trait à celui que je voyais défiler à travers les vitres de ma voiture : gris, laid, puant la peur et la violence. C'était la semaine des audiences Batlishch : le Sénat était en ébullition et la rue en colère. La nomination de cette femme avait « déchaîné une tempête de feu », comme aimait à le répéter le type à la radio. Manifestations et contre-manifestations à Washington, D.C., à Philadelphie – la ville natale de l'intéressée – et dans plein d'autres endroits. Violence... violence et peur.

Nous avons aussi droit à notre petite polémique locale autour d'une initiative caritative appelée « Le Placard de Suzie » : des gens se rassemblant dans des arrières-salles d'églises

pour envoyer des colis dans les plantations avec dedans des couvertures, des barres chocolatées, des trucs du genre. Ils étaient tout d'abord allés interviewer un travailleur social qui militait pour la cause des SDF et qui se demandait pourquoi notre attention devrait se tourner vers le Sud, alors « qu'il y avait tellement de souffrance à notre porte » ! Puis ça avait été le tour d'un porte-parole des Black Panthers qui avait dénoncé une campagne « d'améliorionnisme béat », reprochant à Suzie sa naïveté. Ce que j'avais trouvé un peu dur, étant donné que la gamine n'avait que neuf ans, après tout.

La routine, en somme. Les nouveaux trucs n'étant jamais que des vieux trucs qui revenaient, encore et encore, sur le devant de la scène.

Je coupai la radio et allai pêcher une cassette de Michael Jackson dans la boîte à gants. C'était une compil que je m'étais faite il y a des années et le souffle cracha dans les enceintes quand je l'enfonçai dans le lecteur. Ils n'arrêtaient pas de dire que puisque le marché américain s'était enfin mis au CD, ils allaient bientôt sortir des voitures sans lecteur cassettes, mais ce n'était pas encore pour tout de suite.

Je montai le son. La voix de MJ chantant « Human Nature », tiré de *Thriller*, se fit entendre et je chantai avec lui.

Sur le chemin de l'hôtel, on m'arrêta à un barrage, ce qui ne me surprit pas vraiment. À cause de cette histoire de Batlisch, la situation était tendue et il y avait déjà eu quelques incidents un peu sérieux le long du 49^e parallèle. Comme pas mal d'autres villes, Indianapolis avait annoncé avoir « relevé le niveau de sécurité », du coup les flics étaient libres d'arrêter

les conducteurs noirs quand l'envie leur en prenait... même si, en temps normal, ils ne s'embêtaient pas trop à trouver une bonne raison. En entendant le *bloop* de leur sirène à l'angle de Ditch et de la 79^e, j'avais ralenti gentiment, sans faire d'histoire et en laissant mes mains bien en évidence. Ensuite, j'étais resté à l'endroit qu'on m'avait indiqué, le regard perdu dans la vitrine d'une épicerie pendant qu'un gros lourdaud de flicard avec une haleine de poney et les joues encore rouges du feu du rasage me fouillait.

Il avait consciencieusement examiné mes papiers. Mais il n'avait rien trouvé à y redire. Le soleil était presque totalement couché. Tache jaune sur un ciel couleur d'eau de vaisselle.

3.

À la fin de notre dîner, j'avais profité de notre petite joute autour de l'addition pour embourber le portefeuille du père Barton. Un petit tour de passe-passe net et sans bavure qui ne m'avait posé ni problème ni cas de conscience. J'avais déjà fait ce coup-là des dizaines de fois par le passé. Pauvre vieux ! Il était là, embarrassé par mon chagrin, troublé par mon insistance et désireux d'échapper aussi vite que possible à une situation qui le mettait mal à l'aise sur le plan émotionnel. Dans de telles circonstances, c'était difficile de continuer de faire attention à quelque chose d'aussi prosaïque qu'un portefeuille. Dans les toilettes, j'en avais profité pour photographier tout ce qu'il contenait à l'aide d'un petit gadget relié à mon téléphone portable et j'avais ensuite profité de son accolade d'adieu pour le lui remettre discrètement dans la poche.

Ce n'était que maintenant, de retour dans ma chambre du Capital City Crossroads Hotel sur la 86^e, une fois la porte verrouillée et les stores baissés, que je prenais le temps de rentrer toutes les données recueillies dans le formidable petit programme de géolocalisation que j'avais sur ma bécane. Je

commençai par l'adresse indiquée sur son permis de conduire. Puis celles de trois restaurants et cinq stations-service que Barton avait récemment fréquentés et dans lesquels il avait eu le bon goût de régler par carte. J'entrai l'adresse de son club de gym, de sa bibliothèque et du Sport Clips où il avait l'habitude de se faire couper les cheveux. Et finalement, j'entrai aussi l'adresse du restaurant sur Meridian où, à sa suggestion, nous nous étions rencontrés et celle de sa paroisse où, à peine quelques heures plus tôt, j'avais traumatisé la pauvre LuEllen.

Je n'avais jamais mis les pieds à Indianapolis, mais j'étais passé par plein d'autres villes et elles se ressemblaient toutes. Des maisons et des immeubles, des cours d'eau, des grandes avenues et des routes secondaires. Un centre-ville ceinturé par un périphérique comme un jardin clôturé par une haie. Des quartiers riches et des quartiers pauvres, des quartiers noirs, des quartiers blancs et certains mélangés. Et partout des CVS², des Starbucks, des Walmart et des Townes. Le monde est le même, où que vous alliez.

Du moins dans le Nord. Le monde est pratiquement le même dans n'importe quelle ville du Nord. Pour le Sud, je ne suis plus très à la page.

Mon programme de géolocalisation transformait chaque adresse en un point rouge clignotant. Une fois toutes les données rentrées, un point en particulier attira mon attention, me faisant de l'œil. La plupart des autres étaient rassemblés autour de l'église du bon père, sur Meridian, ou un peu plus au nord, le long des commerces de la 86^e, à peine à quelques kilomètres à l'ouest de l'endroit où je me trouvais. Mais ce point-là était

² Chaîne de pharmacies et *drugstores* américaine.

loin, très loin au sud, dans une partie totalement différente de la ville. Au croisement de la 38^e et de Graceland, dans un quartier appelé Mapleton-Fall Creek.

« Bien. Très, très bien », lâchai-je à voix haute en touchant la petite lumière clignotante du bout du doigt, comme pour tester sa résistance.

Je ne m'appelle pas Jim Dirkson.

Pas plus que je ne m'appelle Dudley Vincent, l'identité sous laquelle je m'étais enregistré au Hilton Garden Inn, près de l'aéroport de Cleveland, Ohio, et où j'étais encore pas plus tard qu'hier soir. C'est là que le coup de fil de Mr Bridge m'avait tiré du lit pour m'ordonner de faire mes valises. Depuis, le permis de conduire de M. Vincent et son American Express avaient été coupés en tout petits morceaux et enfouis au fond de la benne à ordures d'un chantier, derrière un centre commercial de Cleveland.

J'ai eu bien des noms. Ou plus exactement, disons que j'ai pris l'habitude, au début d'une nouvelle affaire, de me dire que je n'ai pas de nom du tout. Que je ne suis pas une vraie personne. Un homme avait disparu, c'est aussi simple que ça... il avait disparu et se cachait quelque part et moi, je n'étais pas une personne mais la simple manifestation d'une volonté supérieure. J'étais une pièce de la machine... un outil. Rien de plus.

Je regardai à nouveau le point sur la 38^e Rue. Il clignotait et, en retour, je clignai des yeux. J'avais relevé l'adresse sur le reçu d'un distributeur automatique vieux de trois jours – dimanche à 16 h 32. Deux cents dollars tirés dans une agence Regions. Quelques instructions sur le clavier et, le temps que mon ordi

sorte de sa torpeur, ma carte s'était illuminée en fonction des données démographiques disponibles, teintant chaque quartier de la nuance correspondant au pourcentage d'Afro-Américains y habitant.

Une fois la carte complètement réactualisée, je me rassis au bureau, les mains posées à plat de part et d'autre du clavier. Le gros des points représentant les déplacements habituels du père Barton indiquait des quartiers blancs dont la population afro-américaine ne dépassait pas les 5 ou 10 %. L'autre point, en revanche, celui qui clignotait, tout seul au beau milieu de Mapleton-Fall Creek, c'était une autre paire de manches. Ce n'était pas le quartier le plus noir de la ville – pour cela, il fallait regarder à quelques blocs au nord-ouest du centre. Sans doute Freedman Town. Mais le coin où Barton avait retiré deux cents balles, ce dimanche après-midi, était plutôt mélangé. Ça ne faisait aucun doute.

Je sifflotai doucement, toujours immobile, les mains toujours bien à plat sur la table.

« Bien, murmurai-je pour moi-même. Bien, bien, bien... »

4.

21 h 49. Je quittai le bureau branlant de ma chambre et je m'étirai jusqu'à ce que mes doigts effleurent le plafond. Je palpai les poches de mon manteau qui traînait là et en extirpai un paquet de Baba neuf que je tapotai sur le coin de la table pour en extraire une seule cigarette.

À 21 h 50 précises, mon téléphone sonna. Il sonnait toujours à 21 h 50 précises.

« Salut.

— Bonsoir Victor. Où en êtes-vous ? » s'enquit la voix grave et posée à l'autre bout du fil.

C'était toujours ce que demandait Mr Bridge. À chaque fois ; dès que j'étais sur une affaire ou quand un dossier était en cours. Il appelait toujours à 21 h 50 et sa voix était toujours la même.

« Elle va bien, merci. Et comment va votre mère ? »

Ça ne fit pas rire Mr Bridge. Il ne riait jamais. Il répéta sa question.

« Où en êtes-vous ?

— Ça suit son cours. » Je me faufilai sur le balcon. La chambre était au deuxième étage et je pouvais sentir les odeurs

âcres qui montaient du parking. « Pour être franc, ça irait mieux si j'avais le dossier complet.

— Vous l'aurez.

— C'est ce qu'on dit. » J'allumai une Baba et tirai une latte.

« Janice le mettra à votre disposition d'ici demain midi au plus tard. Vous pourrez le télécharger depuis le second serveur.

— Merci, Missié. Bien sûr, Missié. »

Silence de plomb. Aucune chance d'espérer arracher un rire à Mr Bridge avec une blague comme celle-là. Je lui faisais confiance pour le dossier. Mon superviseur au Bureau des U.S. Marshals était quelqu'un de sérieux et il était bien rare qu'il se hasarde à faire des promesses qu'il ne pouvait pas tenir. Mais même avec un dossier complet inexplicablement en retard, je me faisais une assez bonne idée des détails les plus importants. Un Travailleur Attaché s'était échappé. Son nom de service était Jackdaw. Son Numéro personnel d'identification était 78312-99. La compagnie à laquelle il était rattaché était une plantation textile du nom de Garments of the Greater South, située à Pinewood, Alabama, dans la banlieue de Tuscaloosa.

Le bonhomme s'était fait la malle. Mon boulot, c'était de lui remettre la main dessus.

« Victor ? Où en êtes-vous ?

— Eh bien, le bon père et moi avons rompu le pain, répondis-je en tirant sur ma Baba. Je m'appelle Dirkson. Ma femme, c'est Gentle et elle est rattachée à une compagnie minière en Caroline. »

Toujours le silence. Mr Bridge se moquait éperdument de ma petite cuisine. Tout ce que voulait Mr Bridge, c'étaient des informations. Nous ne nous étions jamais rencontrés, lui et

moi, mais cela faisait six ans que l'on se parlait au téléphone, aussi je m'étais fait une image assez claire de l'homme qui était assis derrière son bureau à Gaithersburg. Droit comme un « I » devant son ordinateur, avec un beau visage poupin aux joues bien roses. Peut-être une moustache un peu vieux jeu, mais taillée au cordeau. Des yeux comme deux flagues d'argent.

« Seulement voilà. Y a un os, repris-je. Notre ami Barton ne fait pas dans la rupture de ban. Pas plus lui que sa paroisse. Ni personne qu'il connaisse. Il s'est même montré choqué à l'idée qu'on puisse le croire.

— Il ment.

— Ah ouais ? Sans déconner ?

— Il vous teste.

— Qu'il me teste, alors.

— Vous l'aurez.

— On va essayer. »

Bridge répéta, pour la forme – aucune note d'insistance ou de reproche, mais un simple énoncé factuel : « Vous l'aurez. »

Typique du bonhomme : l'énonciation claire de vérités simples. Jamais, depuis toutes ces années, je n'ai pu déceler dans sa voix la plus petite note de sarcasme ou de second degré. Son ton ne variait pas d'un iota : froid et inflexible. Comme l'acier, mais avec une très légère pointe d'accent sudiste qu'il laissait parfois transpirer, comme une volute de fumée s'échappant du canon d'un flingue. *Vous l'aurez.*

Notre arrangement avec Mr Bridge était des plus simples. Clair comme de l'eau de roche et aussi implacable que la loi elle-même.

Au terme du Fugitive Persons Act, tous ceux s'étant soustraits au service devaient être renvoyés dans leur État d'origine, qu'il soit libre ou esclavagiste. L'intégralité des forces de maintien de l'ordre (au même titre que tous les *bons Américains*) était tenue d'apporter son soutien à cette tâche ardue, mais au bout du compte, c'était tout de même au Bureau des U.S. Marshals que revenait le sale boulot. Ladite loi avait été promulguée sous son ancienne dénomination en 1793 et n'avait pas cessé, depuis, d'être remise au goût du jour : renforcée en 1850, révisée en 1861, et des dizaines d'autres fois depuis. Lorsqu'en 1875 le Congrès vota, enfin, l'abolition de l'esclavage dans la capitale, il jeta un os aux tenants de l'esclavagisme en imposant des taxes pour obstruction. Et quand, en 1935, le président Roosevelt proposa un « accord-cadre pour une régulation raisonnée » des plantations (et la création du Bureau pour les conditions de travail pour veiller à sa mise en œuvre), il apaisa les cris d'orfraie des sénateurs sudistes avec un « principe d'immunité » à l'emporte-pièce, qui mettait les U.S. Marshals à l'abri des procureurs nordistes un peu trop zélés.

Un pas en avant, un pas en arrière. Je prends et je donne. Négociation et conciliation. L'art du compromis. C'est comme ça que l'Union parvient à survivre.

Ce qui n'empêche pas certaines personnes de continuer de s'affranchir du fardeau du FPA. Des shérifs qui laissent les enquêtes s'embourber, des États qui continuent de légiférer en douce sur la notion de liberté individuelle, et peu importe que la Cour suprême retoque leurs projets pour cause d'anticonstitutionnalité. Chaque année, des tas de « bons Américains »

préfèrent aller croupir en taule plutôt que de lever le petit doigt pour assister un marshal lors d'une chasse au fugitif. Et depuis 1970, aux termes de l'amendement Moore, les officiers de police afro-américains sont autorisés à se décharger de ce genre de cas.

Du coup, le Bureau des U.S. Marshals a bien été obligé de trouver d'autres moyens pour mener à bien sa mission.

Et c'est là que j'entre en jeu. Les « autres moyens », c'est moi. Un type sans identité, travaillant pratiquement pour une branche clandestine, passant de ville en ville, d'affaire en affaire, sous la supervision d'une voix qui l'appelle chaque jour depuis un bureau du Maryland. Bridge m'assigne les dossiers, mais sur le terrain, c'est moi qui décide de la tactique à employer. Je résous mes affaires de manière nette et sans bavure et aussi longtemps que ça durera, mon propre passé restera où il est. Et moi, je pourrai continuer de vivre librement dans le Nord. Je prends, je donne. Négociation et conciliation. L'art du compromis.

Une fois notre conversation terminée, j'avais le moral dans les chaussettes, comme d'habitude. Certaines émotions s'étaient remises à bouillonner dans mon estomac, au point de me remonter à la gorge. De vieux souvenirs tirant sur leur chaîne. Comme à chaque fois. D'une pichenette, j'expédiai le mégot de mon infâme clope pakistanaise et, bien à l'abri des ténèbres de mon balcon, je laissai mon regard se perdre dans celles plus sombres encore du parking. C'est à peine si j'avais l'impression d'exister.

Et pourtant... j'étais bel et bien là, et cette affaire aussi. Quelque part dans cette ville, il y avait un fugitif solitaire,

terrifié, fatigué et émerveillé par les lumières du monde libre et moi, j'allais le retrouver. Et le ramener chez lui. Chez lui...

Bridge avait dit que je recevrais le dossier demain. Et demain, la chasse allait vraiment commencer.

(Fin de l'extrait)

Amérique. De nos jours. Ou presque.

Ils sont quatre. Quatre États du Sud des États-Unis à ne pas avoir aboli l'esclavage et à vivre sur l'exploitation abjecte de la détresse humaine. Mais au Nord, l'Underground Airlines permet aux esclaves évadés de rejoindre le Canada. Du moins s'ils parviennent à échapper aux chasseurs d'âmes, comme Victor. Ancien esclave contraint de travailler pour les U.S. Marshals, il va de ville en ville, pour traquer ses frères et soeurs en fuite. Le cas de Jackdaw n'était qu'une affaire de plus... mais elle va mettre au jour un terrible secret que le gouvernement tente à tout prix de protéger.



Un roman d'une brûlante actualité qui explore sous le faisceau de l'uchronie une Amérique bien trop familière...

Ben H. Winters s'est fait connaître du public avec sa trilogie Dernier Meurtre avant la fin du monde. Avec Underground Airlines, il nous offre un livre coup de poing, récompensé par le prix Sidewise à sa parution en 2016.

À RETROUVER SUR NOTRE SITE :

En papier : 19.90 €
(clic)

En numérique : 9.99 €
(clic)

EN LIBRAIRIE :

harmonia mundi
livre

ISBN : 978-2-36629-931-1